



BRILL

---

Un texte proto-turc du IV<sup>e</sup> siècle: le distique Hiong-nou du "Tsin-chou"

Author(s): Louis Bazin

Reviewed work(s):

Source: *Oriens*, Vol. 1, No. 2 (Dec. 31, 1948), pp. 208-219

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/1578997>

Accessed: 21/12/2012 04:20

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Oriens*.

<http://www.jstor.org>

# UN TEXTE PROTO-TURC DU IV<sup>E</sup> SIECLE : LE DISTIQUE HIONG-NOU DU „TSIN-CHOU”

par

*Louis Bazin*

(Nous sommes entièrement redevable au Pr. Wolfram Eberhard des matériaux chinois utilisés dans cet article : il a attiré notre attention sur le passage du „Tsin-chou” qui rapporte l’oracle étudié ci-dessous <sup>1</sup> ; il s’est donné la peine de rétablir pour nous, d’après les travaux de M. B. Karlgren <sup>2</sup>, l’aspect phonétique ancien de la transcription chinoise, et nous a renseigné sur le contexte. Aussi tenons-nous à lui exprimer ici notre vive reconnaissance. Le premier paragraphe de cet article est une simple reproduction des indications qu’il nous a données, notre oeuvre propre ne commençant qu’avec le second paragraphe).

1. Les annales de la dynastie chinoise des Tsin („Tsin-chou”, 晉書, ou, selon la notation anglaise <sup>3</sup>, „Chin-shû”) contiennent au chapitre 95, page 1331, c de l’édition K’ai-ming, dans la biographie du

---

<sup>1</sup> Ce texte, transmis par : Chin-shu 95 (cf. paragr. 1), est aussi mentionné par : Fa-yüan-chu-lin 61 = édition Taishô-Tripitaka, vol. 53, pp. 744 c et 745 c, comme citation de : Liang Kao-seng-chuan. Cf. Eberhard : *Lokalkulturen im alten China*, vol. I, p. 198.

Les essais d’interprétation tentés, avant qu’on ne connût bien la prononciation du chinois de l’époque, par Abel Rémusat dans ses *Recherches sur les Langues tartares* et par Hiakent, sont aujourd’hui vieillis ; on en trouvera le contenu dans une compilation anonyme (*Atsız, Toplamalar*), publiée à Istanbul en 1935, sur les presses de : Arkadaş Basımevi.

<sup>2</sup> B. Karlgren, *Grammata Serica*, Stockholm 1940.

<sup>3</sup> C’est d’ailleurs selon la notation anglaise que nous écrivons les noms de Fo-t’u-teng, Shih Lo, et Liu Yao.

religieux bouddhiste Fo-t'u-teng, venu des Indes au Chan-si au début du IV<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, le texte d'un oracle qu'il rendit en langue hunnique au roi hiong-nou de la Chine du Nord-est, Shih Lo, l'année même où ce dernier allait fonder la dynastie des T'chao postérieurs (329).

A ce moment, un autre chef hiong-nou, Liu Yao, assiégeait la ville de Lo-yang. Shih Lo voulait se porter contre lui, mais son entourage l'en dissuadait. Le roi questionna alors le religieux, qui lui rendit cet oracle :

„Ainsi dit la voix de la cloche :

秀 支 替 戾 岡、僕 谷 劬 禿 當。 ”  
 = *siög t̃iëg t̃iei liäd käng b'uok kuk g'iu t'uk täng'.*  
 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

D'après le contexte chinois, les deux premières syllabes désigneraient „l'armée”, les syllabes 3-4-5 signifiant „sortir”; les deux syllabes suivantes, *b'uok-kuk*, seraient le titre hunnique de Liu Yao, les syllabes 8-9-10 exprimant l'idée de „prendre”. Le sens général de l'oracle serait : „Si l'armée sort, Liu Yao sera capturé”.

Après que Fo-t'u-teng eut provoqué chez un enfant des visions qui confirmaient cette prophétie, Shih Lo se décida à envoyer son armée contre le „*b'uok-kuk*” Liu Yao, qui fut battu et fait prisonnier en cette même année 329. C'est alors que Shih Lo, de la tribu hiong-nou des *G'iat 羯* (= *Kät*<sup>4</sup>), se proclama empereur de la Chine du Nord.

2. Voici les considérations qui nous ont guidé dans le déchiffrement :

a) Il serait imprudent de prendre pour définitives les coupes de mots qu'indique le commentaire. Comme nous l'a signalé M. Eberhard, les fausses coupes sont fréquentes dans les groupes de mots

<sup>4</sup> Cf. peut-être, avec suffixe *-män* (cf. *Türk, Türk-män*), le mot *Kätmän* qu'on trouve dans le nom géographique du Turkestan: *Kätmän täpə*, mentionné par M. Zeki Velidi Togan, *Bugünkü Türkili (Türkistan) ve yakın Tarihi*, Istanbul 1942-1947, vol. I, pp. 332-333: „Ketmen tepe”. Cf. aussi, avec suffixe *-li*, le nom de village turc d'Anatolie: *Kätmänli (Ketmenli)*, commune de Kadıköy, arrondissement d'Akçakoca, département de Bolu.

étrangers rapportés par les transcriptions chinoises. On peut, nous semble-t-il, expliquer ce fait par la différence des structures linguistiques: le Chinois, habitué à juxtaposer des syllabes morphologiquement autonomes, n'a pas naturellement conscience de ce qu'est un mot polysyllabique pourvu de suffixes, et risque par conséquent de se tromper dans le groupement des syllabes étrangères.

b) Toutefois, la coupe proposée après la 5e syllabe doit être retenue: on ne peut, en effet, manquer d'être frappé par la rime des syllabes 5 et 10, *kāng* et *tāng'*; comme d'autre part il s'agit d'un oracle, donc vraisemblablement d'un texte poétique, et que cet oracle est censé avoir été dicté par la „voix de la cloche”, il y a des chances pour qu'on doive distinguer dans ses dix syllabes deux vers de cinq syllabes, dont la rime „...*kāng'*”, „...*tāng'*” évoque bien le son d'une cloche:

*siḡ ḥjĕg t'iei liad kāng*  
*b'uok kuk g'iu t'uk ,tāng'.*

c) De même que les fausses coupes de mots, les inversions de sons ou métathèses ne sont nullement exclues des transcriptions chinoises: qui plus est, elles peuvent être rendues nécessaires par l'incapacité du phonétisme chinois à s'adapter exactement à celui des langues étrangères.

d) Plus généralement, cette incapacité force les Chinois à se contenter de transcriptions approximatives: les sons que nous avons ici ne peuvent être précisément ceux de la langue hunnique; ils représentent seulement les syllabes chinoises les plus voisines des syllabes hiong-nou.

e) S'il est vrai, comme l'admettent aujourd'hui la plupart des historiens <sup>5</sup> et comme le laissent entendre les sources chinoises, qu'il y ait un rapport de filiation entre les Hiong-nou (connus en Europe sous le nom de Huns) et les Turcs (qui apparaissent dans l'histoire, sous ce nom, 突厥, au VIe siècle), la langue de ce distique hiong-nou du IVe siècle pourrait être un parler proto-turc. Notre tentative de déchiffrement devrait en ce cas s'appuyer sur les faits turcs les plus anciens

<sup>5</sup> Cf. R. Grousset, *L'Empire des Steppes*, Paris 1941, p. 59 et p. 125.

nement connus (inscriptions: VIIe-VIIIe siècles de l'ère chrétienne) et sur la comparaison des dialectes turcs.

3. Nous savons par le commentaire chinois que le premier mot transcrit désigne l'„armée”. Or, le mot turc le plus ancien présentant ce sens est: *sü* (inscriptions), qui offre justement une grande ressemblance avec la première syllabe chinoise, *siòg*. Plus précisément, l'accusatif ancien (en *-g/-γ*) de *sü*, à savoir: *sü-g*, correspondrait très bien aux sons chinois. S'il faut lire: *süg*, il s'ensuit que la syllabe No. 2 ne doit pas, morphologiquement, se rattacher à la première, en dépit de la coupe que préconise le commentaire. Le suffixe de l'accusatif est en effet, obligatoirement, un suffixe terminal.

4. Le premier mot du second vers, signalé comme étant un titre hunnique de chef militaire: *b'uok-kuk*, est relativement facile à reconstituer. La transcription chinoise permet quatre lectures: „*boquq*”, „*buquq*”, „*boquγ*” ou „*buquγ*”. Or, l'inscription de Bilgä Qayan (côté sud, ligne 10) contient, joint au titre de *tutuq* „gouverneur militaire” et le précédant immédiatement, un mot écrit: *b, u, q, γ*, qu'on a lu arbitrairement „*buqay*” mais qui peut aussi bien être lu: „*buquγ*” ou „*boquγ*”, et qui doit être identique au titre hunnique en question.

Pour déterminer le vocalisme exact de la première syllabe („*u*” ou „*o*”), nous croyons pouvoir faire appel à la comparaison avec le titre osmanlı ancien de: *boγ* „chef militaire, commandant d'une troupe”, qui résulte, selon nous, de la contraction de: *boquγ*, par sonorisation, puis amuïssement de la gutturale médiane. De même qu'on a l'évolution: turc ancien *baqa* „grenouille” — osmanlı *baya* — *ba'a* — *bā* dans *qur-bā* „grenouille”, *qaplum-bā* „tortue”, de même on aurait eu: turc ancien *boquγ* „commandant” — osmanlı *\*boγuy* — *\*bo'uy* — *bōγ* — *boγ* „id.”.

Une ressemblance fortuite avec le slave: *bog* „dieu” a donné lieu à une étymologie fantaisiste qui a trouvé écho chez les derniers lexicographes ottomans (cf. Sami bey, *Qāmus-i-türki*, Istanbul 1317 = 1899, p. 315, a) et que Sir James W. Redhouse ne rapporte qu'avec réserve

(*A turkish and english Lexicon*, Istanbul 1921, p. 402, a). En réalité, il est invraisemblable que le nom slave de „dieu” soit passé en turc avec le sens de „chef militaire”. Il s’agit d’une simple rencontre. L’étymologie de l’osmanlı *boγ* est turque, et ce mot remonte au *boquγ* de l’inscription de Bilgä Qayan, comme au titre hiong-nou qui nous intéresse. Le composé *baş-boγ* „commandant en chef” est employé dans les textes ottomans des XVIIe et XVIIIe siècles avec la valeur de *sāraskār*<sup>6</sup> et comme mot proprement turc. Traité ensuite comme un mot unique, *baş-boγ* a subi la loi phonétique de l’osmanlı selon laquelle un „o” en syllabe non initiale se ferme en „u” (cf. : *Istanbol — Istanbul*), et a été prononcé : *başbuγ*. D’où une vocalisation en „buγ” du mot *boγ* dans les dictionnaires actuels en caractères latins ; mais le vocalisme „o”, indiqué par Sami Bey et Sir J. W. Redhouse, est le plus ancien et doit être conservé pour le vieil-osmanlı : *boγ*.

Nous sommes amenés, tant par le témoignage des inscriptions turques anciennes que par celui de l’osmanlı, à lire : *boquγ* „chef militaire, commandant” le titre hunnique (proto-turc) porté par Liu Yao.

5. D’après le contexte, la fin du second vers contiendrait l’idée de „prendre, capturer”. On sait que le verbe turc ancien et actuel signifiant „prendre, saisir” est : *tut-*, et l’on ne peut manquer d’être frappé par la ressemblance de ce radical verbal avec la 9e syllabe de la transcription, „*t’uk*”. Les deux dernières syllabes pourraient donc correspondre à une forme de ce verbe ; qui mieux est, si l’on admet la possibilité d’une métathèse entre „*t*” et „*k*” dans la notation chinoise : „*t’uk- t’āng*” pour \**t’ut-kāng*, on peut retrouver exactement le radical *tut-*, et, résultat encore plus satisfaisant, on obtient une rime parfaite, en „*kāng*”, des deux vers ; il paraît s’agir, dans les deux cas, d’un suffixe : *-qaγ*.

Nous sommes amené à lire : *t u t - q a γ*, de *tut-* „saisir”, les syllabes 9 et 10. L’identification du suffixe *-qaγ* ne semble pas trop difficile,

<sup>6</sup> Voir : *Tanıklarıyla Tarama Sözlüğü*, Istanbul 1943-1945, vol. I et II, articles : „Başbuγ”.

si l'on y voit, comme c'est probable, une forme proto-turque. Le suffixe de la conjugaison turque ancienne qui lui ressemble le plus est celui de la 2<sup>e</sup> personne du pluriel de l'impératif : *-aŋ* dans les „dialectes en N”<sup>7</sup>. Les autres dialectes ont généralement, pour cette forme, un suffixe *-iŋ* (inscriptions, osmanlı), dont le vocalisme „i” doit provenir de l'apophonie de „a”. Le suffixe *-aŋ* serait plus archaïque, et la seule altération qu'il présenterait par rapport au suffixe proto-turc *-qaŋ* de notre distique serait la chute de la gutturale, phénomène dont on a historiquement, en turc, de nombreux exemples : ainsi le datif possessif de 1<sup>e</sup> personne du singulier de *yaş* „âge”, *yaş-ım-qa* — *yaş-ım-a*, formes toutes deux attestées dans l'inscription de Bilgä Qayan<sup>8</sup>, etc. ...

On trouve d'ailleurs dans divers dialectes turcs un suffixe *-qay* ou *-qa* présentant généralement une valeur optative-subjonctive<sup>9</sup>, et qui doit être apparenté au suffixe *-qaŋ*; de même que le proto-turc *-qaŋ* perd sa gutturale et devient *-aŋ* dans les dialectes turcs dits „en N”, de même *-qay* ou *-qa* perd sa gutturale et devient *-ay* ou *-a* en osmanlı et en turc d'Anatolie dans l'optatif en *-ay* ou le subjonctif en *-a*<sup>10</sup>.

Toutes ces considérations nous invitent à attribuer au suffixe *-qaŋ* la même valeur qu'à *-aŋ* : celle d'une 2<sup>e</sup> personne du pluriel de l'impératif<sup>11</sup>. Nous traduirons *tut-qaŋ* par „prenez!, saisissez!”. Le sens du second vers sera alors, littéralement : „saisissez le *boquy!*”, „saisissez-vous du *boquy!*”.

**6.** En ce cas, le mot *boquy*, complément direct déterminé de *tutqaŋ*, devrait être à l'accusatif. Dans l'idiome auquel nous avons affaire, si du moins nous admettons la lecture : *sü-g* (acc.) pour la première syllabe, la terminaison de l'accusatif paraît avoir été la même qu'en

<sup>7</sup> Cf. A. von Gabain, *Alltürkische Grammatik*, Leipzig 1941, p. 110 bas.

<sup>8</sup> Inscription de Bilgä Qayan (Orkhon, II), côté Est, lignes 15 et 24, 25, 26, etc...

<sup>9</sup> Cf. Jean Deny, *Grammaire de la Langue turque (Dialecte osmanlı)*, Paris 1921, pp. 924 et suiv.

<sup>10</sup> Cf. Jean Deny, o.c., paragr. 620, p. 396.

<sup>11</sup> Le suffixe *-qaŋ* (ensuite : *-aŋ*) est sans doute formé du suffixe *-qa* (ensuite : *-a*), augmenté du suffixe possessif de 2<sup>e</sup> personne, *-ŋ*.

turc ancien :  $-y/-g$ . Pour un mot se terminant par une consonne, comme *boquγ*, on s'attend, d'après l'exemple du turc ancien, à une terminaison en  $-y/-ig$  (cf. inscr. : *sub-ıγ*, *qatun-ıγ*, acc. de *sub* „eau”, *qatun* „impératrice” etc...); ici : *boquγ-ıγ*. La 8e syllabe, „g'ıu”, que le commentaire chinois rattache par erreur à *tutqaŋ*, devrait donc correspondre à :  $-ıγ$ ; ici encore, il est probable qu'il y a eu dans la transcription chinoise une métathèse : „g'ıu” =  $γı$ , pour  $ıγ$  („ıu” notant „ı”, intermédiaire entre „ı” et „u”), avec interversion de la voyelle et de la consonne.

Groupant les syllabes 6, 7, et 8, nous les lisons : *b o q u γ ı γ*, accusatif de *boquγ* „commandant”, complètement de *tutqaŋ* „saisissez!”. Le second vers sera alors :

„*boquγıγ tutqaŋ!*”.

mot-à-mot : „saisissez le commandant!”.

7. Le suffixe  $-qaŋ$ , identifié au paragraphe 5, se retrouve à la fin du premier vers. On doit avoir là aussi la 2e personne du pluriel d'un impératif, dont l'accusatif  $sü-g$  est le complément direct déterminé. Il faudra donc comprendre le vers comme signifiant „faites sortir l'armée”, et non pas „si l'armée sort” (la traduction chinoise est approximative : cf. second vers „le *boquγ* sera capturé”, pour „capturez le *boquγ!*”). Or, le verbe turc ancien signifiant „faire sortir, envoyer”,  $ıd-$ , ressemble de façon frappante à la 4e syllabe de la transcription : „*liäd*”. Nous sommes fondé à croire que cette syllabe chinoise note le proto-turc :  $ıd-$ , avec „*iä*” pour „ı” et „*l-*” superflu; le transcrip-teur ne pouvant exactement rendre „*ıd*” dans sa langue, aura eu recours à un signe de sonorité voisine (nous ne pouvons maintenir „*l-*” initial dans la lecture d'un mot proto-turc, les langues „altaïques” et en particulier le turc ancien ne présentant jamais de liquides initiales).

Nous parvenons ainsi à la restitution partielle :

„*süg ... ıdqaŋ,*  
*boquγıγ tutqaŋ!*”.

mot-à-mot : „envoyez l'armée ...!, saisissez le commandant!”.



8. Restent donc seulement à identifier les syllabes 2 et 3:  $\hat{t}\ddot{i}\ddot{e}g\ t'ie\dot{i}$ . Du point de vue du sens, elles ne doivent pas apporter une idée bien nouvelle à la phrase, puisque le commentaire chinois, pour le premier vers (où nous avons déjà la signification de: „envoyez l'armée!"), donne simplement la traduction: „si l'armée sort". Phonétiquement, d'autre part, l'interprétation des deux signes est facile: „ $\hat{t}\ddot{i}\ddot{e}g$ " ne peut guère être lu autrement que „ $t\ddot{a}g$ " („ $\hat{t}$ " pour „ $t$ "; „ $\ddot{i}$ " = palatalisation, mouillure; „ $\ddot{e}$ " = „ $\ddot{a}$ "; „ $g$ " = „ $g$ "); quant à „ $t'ie\dot{i}$ " il représente certainement une syllabe à  $t$ - initial suivi d'une voyelle représentée par la triptongue „ $ie\dot{i}$ " (où l'élément „ $i$ " domine) et qui est vraisemblablement „ $i$ "; soit: „ $t\dot{i}$ ". D'où la lecture:  $t\ddot{a}g - t\dot{i}$ .

On connaît en turc ancien un radical verbal:  $t\ddot{a}g-$ , qui signifie „toucher, atteindre", et aussi „attaquer", valeur qui conviendrait très bien ici. Le suffixe turc  $-ti$  ou  $-di$  exprime le plus souvent la 3<sup>e</sup> personne du parfait, ce qui ne doit pas être le cas dans notre texte (le verbe du premier vers est l'impératif  $\dot{i}d-qan$ , qui se suffit à lui-même et ne peut être joint à un parfait); il forme aussi des noms déverbatifs exprimant une action ou son résultat, cf. osmanlı:  $sıqm-$  „se tracasser",  $sıqm-ti$  „tracas, souci";  $türä-$  „se produire",  $türä-di$  „self-made man, aventurier";  $buyurul-$  „être ordonné",  $buyurul-di$  „ordre, décret", etc... (relativement rare; archaïque). C'est plutôt ce dernier emploi que nous aurions ici:  $t\ddot{a}g-$  „attaquer",  $t\ddot{a}g-ti$  „attaque"; le dérivé nominal  $t\ddot{a}gti$ , placé entre le complément direct  $süg$  et le verbe  $\dot{i}d-qan$ , aurait alors un rôle adverbial, ou attributif par rapport à  $süg$  (dans ces deux cas, son emploi absolu, sans désinence casuelle, est normal):  $süg\ t\ddot{a}gti\ \dot{i}d-qan$  „envoyez l'armée à l'attaque!", mot-à-mot: „envoyez l'armée offensive" ou „offensivement".

9. La reconstitution complète du distique serait donc:

„ $süg\ t\ddot{a}gti\ \dot{i}d-qan$ ,  
 $boqu\gamma\ tutqan!$ ",

„envoyez l'armée à l'attaque, capturez le commandant!" (= le commandant ennemi, le  $boqu\gamma$  Liu Yao).

La traduction chinoise: „si l'armée sort, Liu Yao sera capturé"

est approximative, mais non mauvaise; elle ne fausse pas gravement le sens, et le rapport de condition qu'elle exprime entre la proposition du premier vers et celle du second est bien suggéré par l'oracle.

10. Il nous reste à expliquer les fausses coupes de mots pratiquées, dans chaque vers, par nos informateurs chinois: „*süg tãg/ti idqar*”, et: „*boquγ/γ tutqar*”. On ne peut manquer d'être frappé par la symétrie de ces deux coupes syllabiques: 2 + 3; 2 + 3. Nous pensons que cette division régulière doit correspondre à un rythme: les Chinois auraient séparé les syllabes, non par unités morphologiques, mais par groupes rythmiques liés à l'accent, ce qui nous amène à supposer un accent fort sur les syllabes 2 et 7, après lesquelles les premier et second vers ont été respectivement coupés:

„*süg tãgti idqar*,  
*boqúγγ tutqar*!”.

La présence de l'accent sur le radical verbal *tãg-* dans le dérivé *tãg-ti* n'a rien que de normal et correspond à l'idée qu'on se fait actuellement de l'accentuation turque ancienne, où la tendance, estime-t-on, était généralement d'accentuer la racine, du moins la racine verbale. Mais la place de l'accent dans: *boqúγ-γ*, accusatif qui paraît supposer un nominatif: *boqúγ* accentué sur la seconde syllabe (sans doute suffixale<sup>12</sup>), met en question cette même théorie de l'accentuation primitive sur la racine. Pour notre part, nous pensons qu'il faut limiter cette hypothèse à un certain nombre de cas: il est des suffixes qui devaient porter l'accent, tel, par exemple, le suffixe *-γac*, du nom ethnique *tab-γac*, si l'on en croit la transcription byzantine *Ταυγάστ*, ou encore le suffixe à gutturale finale (diminutif?) du nom propre *Δεγγιζ'ιχ* = *Dãjiz-ik*, de *tãjiz* „lac, mer” (fils d'Atilla Ve siècle<sup>13</sup>). Il est donc parfaitement vraisemblable que *boqúγ* ait été accentué sur la finale,

<sup>12</sup> On connaît en turc ancien des suffixes *-uγ* et *quγ*, cf. A. von Gabain, pp. 70 et 71, paragr. 109 et 114.

<sup>13</sup> Voir ces mots, à leur rang alphabétique, dans: Gyula Moravcsik, *Byzantino-turcica*, II (Budapest 1944): *Sprachreste der Türkvölker in den byzantinischen Quellen*.

au nominatif, et que son accent soit resté à la même place après adjonction du suffixe de l'accusatif : *boqúγιγ*.

**11.** Il est facile de déterminer l'accentuation des autres mots du distique : *sü-g*, monosyllabe, ne pose aucun problème ; d'ailleurs, l'accent qu'il portait devait être faible par rapport à celui de *tâgti* qui le suit, puisque le transcritteur chinois a cru qu'il formait un seul mot avec *tâg* : les mots marquants du premier vers sont *tâgti* et l'impératif : *id-qan* ; *sü-g*, complément de cet impératif, est quasiment proclitique ; quant aux deux impératifs : *id-qan* et *tut-qan*, ils devaient, comme les formes qui leur correspondent actuellement (cf. osmanli : *tút-un* „prenez !”), être accentués sur la racine verbale : *idqan*, *tutqan* ; toutefois, ils ne portaient sans doute pas l'accent principal du vers, lequel affectait, à en croire le commentaire chinois qui signale une coupe : 2 + 3, 2 + 3 (cf. paragr. précédent), la première syllabe de *tâgti* et la seconde de *boqúγιγ*.

Si nous voulons reconstituer les divers accents du vers, nous fixons un accent principal (noté : ) sur la seconde syllabe, et un accent secondaire (noté : `) sur la quatrième :

„*süg tâgti idqan*,  
*boqúγιγ tûtqan!*”.

**12.** La langue de ce distique hiong-nou de l'an 329 de l'ère chrétienne est de toute évidence proto-turque, tant par son vocabulaire que par sa morphologie et sa syntaxe ; elle est déjà toute différente du mongol ou du proto-mongol, ce qui signifie qu'au IV<sup>e</sup> siècle la séparation du proto-turc et du proto-mongol était depuis longtemps chose faite.

Nous avons dans ce court fragment, non seulement le plus ancien texte proto-turc actuellement connu (antérieur de trois ou quatre siècles aux premières inscriptions turques), mais encore les plus anciens vers proto-turcs attestés jusqu'à ce jour. Ils nous révèlent un mode de versification bien connu en turc, et qui prévaut encore de nos jours dans la poésie populaire : vers syllabiques, rythmés et rimés, où la quantité des syllabes n'intervient pas (la succession des longues et des brèves n'est nullement la même dans le premier vers :

-- ˘ --, que dans le second: ˘ ˘ -- --). Si nous notons par: *o* une syllabe quelconque, longue ou brève, par *Ó* celle qui porte l'accent principal, par *ò* celle qui porte l'accent secondaire, et par *Q* celle de la rime, nous avons pour notre distique le schéma suivant:

*o Ó o ò Q*  
*o Ó o ò Q*

Ces deux vers, brefs et directs, énergiquement rythmés, terminés chacun par un impératif, avec une rime en „*qay*” imitant bien le son de la cloche qui est censée donner la réponse divine, conviennent à merveille pour exprimer un oracle contenant une exhortation et un encouragement à l'action, à l'attaque.

On voit d'après cet exemple, malheureusement fort limité, combien sont riches d'enseignements, concernant la proto-histoire de la culture et de la langue turques, les vestiges hiong-nou soigneusement conservés par la tradition historique chinoise. Certes, leur interprétation est délicate et souvent risquée, mais les derniers progrès de la science, notamment l'idée plus précise de l'ancienne prononciation chinoise que l'on commence à concevoir depuis peu, jointe à l'accroissement des connaissances relatives au turc ancien et à la grammaire comparée des parlers turcs, permettent d'envisager avec plus d'optimisme que par le passé le sort des recherches qui y seront consacrées. Pour que des résultats tangibles puissent être atteints dans ce domaine, une étroite collaboration entre sinologues et turcologues est d'ailleurs indispensable.

La nouveauté relative de ce genre d'études nous rend particulièrement sensible le besoin d'un contrôle; aussi serions-nous extrêmement reconnaissant aux personnes qui voudraient bien nous faire connaître leurs critiques.

Ankara, le 5 mai 1948.

#### REMARQUE

M. Eberhard nous signale diverses transcriptions chinoises dont l'aspect phonétique est très proche de 僕谷 = *boquy*:

a) Il existe une tribu des *Töleš* nommée 僕固, *b'uok-kuo'*, ou 僕骨, *b'uok-kuət*, qui a joué un rôle important dans l'histoire chinoise. Cf. notamment: Hsin T'ang-shu 217 = p. 4142 da, et: E. Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux*, Petersburg 1903, p. 50; également: Bulletin Acad. Sinica VII, 560. Sur le chef de cette tribu, P'u-ku Huai-en, cf. T'an-pin-lu = T'P'KCh 176, vol. 14, P. 8b; K'un-hsüeh-chi-wen 14, p. 12b; et: O. Franke, *Geschichte des chinesischen Reiches*, Berlin-Leipzig 1930-1937, vol. II, p. 458.

Il pourrait s'agir d'une „tribu du cerf”, *buqu*, cf. kirghiz: *buqu* „cerf” et nom de tribu; Histoire secrète: *buqu*, mongol écrit: *buqu* „cerf” et nom propre d'homme.

b) Le nom propre 同羅僕骨, *d'ung-lā-b'uok-kuət* (Sha-to du Xe s., cf. Chiu-wu-tai-shih 25 = p. 4230 a) paraît devoir être lu: *Togra Buqu* du nom de tribu — également *töleš*, cf. Bulletin Acad. Sinica VII, 560, et VII, 549 — *Togra*, et de *Buqu* „cerf?”, nom propre. Les *Togra* vivaient au nord des Telengüt (Hsin T'ang-shu 217 = p. 4142 da). Dans les textes Saka, ils sont nommés: *ttaumgara* (cf. Bull. School Or. Stud., IX, 559).

Toutefois, il se pourrait que *buqu* fût un titre, qui serait alors une forme avec chute de —  $\gamma$  de *boquγ*(?), cf. Fuat Köprülü dans *Belle-ten*, No. 26, p. 232, notamment „Kadir Buku Han”, au 12<sup>e</sup> siècle.

c) Il existe un fleuve: 僕固振, *b'uok-kuo'-t'siën* = *Buquçın* (?), que Minorsky (*Hudud-al-Alam*, p. 286) pense identifier avec l'Irtiș Noir; il est aussi question de ce fleuve dans Chavannes, o.c., l.c. S'agirait-il du „fleuve des cerfs”, *buqu-çın*? Il est difficile de l'affirmer.

Toujours à propos de *boquγ*, M. Eberhard se demande s'il ne faut pas rapprocher de ce titre le titre mongol: *bökä, bökö* „athlète, héros”; la différence de classe vocalique n'est pas un obstacle infranchissable: cf. turc *qarya* „corbeau”, en face de mongol: *käriyá*, même sens (*\*qariya/\*käriyü*). Il se pourrait donc bien que cette hypothèse fût à retenir.